Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 152

Artikel: A propos du catéchisme
Autor: Ségur, A. de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-250119

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les lieux de sépulture des Chinois sont toujours situés au dehors des villes. Ils choisissent pour cela, de préférence, des points élevés. Ils sont plantés d'arbres verts, pins, cyprès. La tombe du pauvre est recouverte d'un toit de chaume ou d'une petite loge en briques. Celles des gens riches et aisés est entourée d'une enceinte en forme de O grec, soigneusement peinte de diverses couleurs.

Inviolables et sacrées sont, au suprême degré, les sépultures chez les Chinois ! Il n'est aucun motif qui puisse autoriser de toucher aux cendres des morts.

Leurs dépouilles doivent à jamais demeurer soustraites au regard. Il est des provinces, celle de Kiang-nan et de Tché-Kiang, où s'est établi la coutume de brûler les morts. Et encore, ce qui a donné naissance à cette coutume, c'est la répulsion qu'éprouvaient les habitants à déposer le corps de leurs parents dans un sol humide et détrempé. La durée du deuil d'un père ou d'une mère, est chez tous les Chinois de trois ans révolus. Le deuil se porte non en noir, mais en blanc. Et, pour personne, grand dignitaire ou homme du peuple, il n'est admis d'autre étoffe que de la toile la plus ordinaire ; encore faut-il que se soit grossièrement cousu. Mais toutes les parties du vêtement jusqu'au bonnet, bottines, bas devront être blancs de cette toile commune. Boutons et boutonnières seront supprimés. De simples bandes de toile, se nouant ensemble les remplaceront. Suppression aussi, pour qui en est porteur, du flocon de soie rouge sur son bonnet.

Les femmes n'auront plus d'autre aiguille de tête qu'une baguette de coudrier. Ce n'est pas tout. Ils sont non seulement tenus à cet accoutrement négligé et souvent sordide, mais pendant tout le temps que durera le deuil, ils ne pourront se raser ni se faire couper les cheveux ; toute assemblée publique leur est interdite, ainsi que le droit d'assister à quelque grand repas. Bien plus, un devoir leur est fait de s'abstenir de viande et de vin. Si les gens en deuil ont à passer par une ville, ils ne le peuvent que portés sur une chaise qui sera entièrement revêtue d'une grossière toile blanche, c'est ce qu'on appelle une chaise de deuil. Durant tout son deuil, nul n'osera toucher à aucun instrument de musique, ni même prendre un bain. Impossible pendant ce temps de remplir un office public quelconque. Les mandarins, les ministres, afin d'être tout à leur douleur, devront donc abandonner le gouvernement de leur ville ou de leur province, au soin de l'état. Mais comme le deuil pour un père ou une mère fixé par le Livre des Rites à trois ans, n'était pas sans entraîner souvent de graves inconvénients dans les diverses administrations, les empereurs de la dynastie actuelle, ont réduit ce deuil à 27 mois, pour les dignitaires et tous les magistrats revêtus de charges publiques.

Le souverain étant considéré comme le père et la mère d'une seule et même famille qui est le peuple chinois, il en résulte qu'à sa mort le deuil est général. Beaucoup de familles, mues par la piété filiale, ont élevé en l'honneur de leurs trépassés, une sorte de temple domestique, lequel a parfois d'assez vastes proportions.

Des fêtes et des réjouissances publiques assez nombreuses viennent apporter dans le cours de l'année, leur agréable diversion aux diverses occupations du peuple chinois. La première fête est celle du nouvel-an qui se célèbre avec force démonstrations.

Dix jours à l'avance déjà sont fermées toutes les administrations. C'est un usage immémorial de consacrer ces jours au règlement des comptes. Comme on tue à ce même temps un grand nombre de chapons, on dit ironiquement d'un débiteur incapable à cette dernière époque de l'année de solder ses créanciers, qu'il a une *destinée de chapon*. On a bien soin aussi de nettoyer son habitation, et d'y faire régner l'ordre et la propreté. Les dieux domestiques reçoivent à cette occasion des brassées de fleurs, de narcisses particulièrement déposées chez les riches, dans de magnifiques vases de porcelaine. Dès le matin de la nouvelle année, tout le monde se revêt de ses plus beaux habits et se presse à flots dans les temples. Déjà dans la nuit qui avait précédé l'aurore de ce jour, après qu'avait cessé un épouvantable vacarme de pétards, de fusées, de feux de joie, on s'était livré à l'accomplissement des rites sacrés voulus pour la circonstance. En ces jours qu'on peut dire de *joie universelle*, tout travail public ou privé est suspendu.

Ce sont les jeux, les festins, les spectacles qui les remplacent. Voilà de quelle joyeuse façon les Chinois, pour employer leur pittoresque expression, *congédient l'année* qui s'en va. Il se fait alors un nombre prodigieux de visites. Personne qui puisse du reste s'en dispenser, visites des inférieurs aux supérieurs, des enfants aux parents, des protégés aux protecteurs, des amis entre eux, etc. Il va de soi que ces visites ne se font pas sans prodigalité de compliments et de protestations d'amitié. Comme en Europe, s'échangent aussi des cartes de souhaits.

Assez souvent les accompagnent de petits présents, friandises ou étoffes de soie. Ces cartes sont généralement illustrées d'un gravure, représentant un enfant, un mandarin, un vieillard avec à côté une cigogne. Ces trois figures sont l'emblème de trois principales félicités qu'ambitionne le cœur de tout bon Chinois : un héritier, un emploi public, une longue vie.

Peu de temps après arrive la fête des lanternes. L'origine s'en perd dans la nuit des temps. Chacun place au-dessus de la porte de sa maison une lanterne allumée. Par devant est accolé un transparent rouge avec cette inscription : Tien-ti, san-hiai, ouan-lin, chin-tsai. Au gouvernement du ciel, de la terre, des trois limites et des mille intelligences.

Dans le palais de l'empereur, cette inscription se place au milieu des illuminations, sur une table garnie de blé, de pain, de viandes et de fruits. C'est une sorte d'autel devant lequel se prosternent tous ceux qui entrent. La fête des lanternes se célèbre durant trois ou quatre nuits. Outre la porte d'entrée, les fenêtres, les façades des palais, les places publiques et jusqu'aux maisons les plus pauvres, sont ornées de lanternes. Ces illuminations ont lieu non seulement dans les villes et les villages les plus reculés, mais le long des chemins, sur le bord des canaux, des fleuves, des rivières et jusqu'aux joncques et aux bâteaux qui y flottent. Parmi les riches, c'est à qui l'emportera dans le déploiement du nombre, de la grandeur, de la magnificence de ces lanternes. Il en est dont le coût monte à un prix très élevé. Nombre de ces lampes sont animées d'un mouvement rotatoire, ce qui est d'un effet magique. Telles de ces lanternes sont si vastes qu'elles forment des salles de 20 à 30 pieds de diamètre. Naturellement ces lanternes monstrueuses sont une exception et l'infinité des autres sont de moindre dimension. Mais toutes ne se distinguent pas moins dans l'ensemble par l'élégance de leur structure et leur richesse d'ornementation. Ces lanternes sont faites en toute matière transparente et polie, verre, nacre, écailles, d'huitres fines et amincies, etc. Sur des panneaux de soie, de gaze ou de papier fin qui les entourent, elles portent peints en couleurs éclatantes, des personnages, des rites, des rochers, des arbres, des fleurs, des animaux. Elles affectent aussi les formes les plus variées, carrées, triangulaires, hexagones, cylindriques. La statistique chinoise porte à plus de deux millions en cette circonstance, le nombre de ces falots lumineux. De tous côtés éclatent en même temps des fusées, des gerbes lumineuses, des flots d'étoiles, des pluies d'étincelles qui illuminent et embrasent l'athmosphère. On peut donc dire en vérité que c'est *la fête du feu*.

Le printemps amène aussi une des plus importantes fêtes chinoises. C'est *la fête de l'ouverture des terres*. D'un puissant encouragement pour l'agriculture, elle emprunte une exceptionnelle solennité à la part principale qu'y prend l'Empereur en personne. Quelque temps auparavant, le tribunal des rites lui en annonce le jour. A cet effet, il lui présente le programme minutieusement détaillé de toutes les cérémonies à accomplir. Pour l'accompagner et l'assister dans son office de laboureur d'un jour, l'empereur désigne trois princes du sang et neuf hauts dignitaires de sa cour.

G. MARTIN, curé de Pleigne.

(A suivre.)

XII

Quelles premières heures du jour passa l'infortuné, plongé, abîmé dans le noir de ses pensées ! De plus en plus, la résolution d'en finir avec ses chagrins, avec ses intraitables créanciers, avec toute sa misère sans issue. Et dans son incroyance impie, il trouvait que ce moment était venu pour lui. Le dégoût de vivre le pénétrait. Il ne resterait pas dans cette chambre, où l'hôtelier pouvait apparaître d'un moment à l'autre pour lui réclamer de solder les dépenses faites depuis des semaines. il n'avait plus un centime à lui verser ; lui, dont le riche patrimoine avait fait des envieux, en était réduit à ce degré de misère ! Il ne rentrerait plus jamais dans cet hôtel qu'il allait furtivement quitter.

Et, tout de suite, il se mit à brûler les lettres, et à détruire jusqu'à sa dernière carte de visite.

Puis, devant le foyer rempli de cendres noires, un moment encore il se prit à réfléchir. Un grand frisson l'avait saisi. Il lui semblait entendre la mort venir du pas d'un fantôme, et il eut un instant de défaillance.

Mais, hélas ! le malheureux tremblait devant la dissolution finale, et non devant la terreur du jugement de Dieu. A force de mal vivre, il avait étouffé, en son âme misérable, toute pensée religieuse. La foi de son enfance, jamais nourrie par une prière, par une élévation de l'âme vers le Créateur, était totalement morte et tous les reproches, toutes les craintes qui, d'ordinaire, assaillent une agonie, quand on a mal vécu, n'éveillaient pas dans sa conscience la suprême épouvante. Il ne craignait que la souffrance physique, que l'étoile sanglante que ferait à son front la balle du revolver. Les remords ne lui suggéraient pas de se rattacher à l'existence par une vie meilleure.

(La suite prochainement.)

A propos du catéchisme

Ce n'est pas une petite chose, ni facile, ni commune, d'enseigner et d'expliquer le catéchisme et l'histoire sainte à ses enfants ou à ceux des autres.

Les curés de campagne et les vicaires des grandes paroisses, les frères et les sœurs dans leurs écoles, ont une grâce d'état pour cette œuvre de première importance, et c'est moins d'eux que je me préoccupe, dans cette causerie familière, que des mères de famille ou des per-

sonnes charitables qui, pour l'amour de Dieu, se font les auxiliaires du clergé.

Je laisse en dehors de la question les maîtres d'écoles publiques, la loi de l'enseignement leur interdisant ce ministère. Cette mesure odieuse, inspirée par la haine de Dieu et le mépris de l'Eglise, sous prétexte de neutralité, a pourtant un inappréciable avantage ; en enlevant à des maîtres, formés trop souvent dans des écoles normales sans Dieu, le devoir et même le droit d'enseigner la loi de Dieu à de pauvres enfants sans défense, elle épargne aux enfants un danger, aux maître une occasion de blasphème. Ne sait-on pas qu'il y a telle façon de faire réciter le catéchisme et l'histoire sainte qui les transforme en leçons d'incrédulité et de moquerie sacrilège !

L'enseignement du catéchisme est si délicat que, même pour les parents, pour les maîtres bien intentionnés, pour les catéchistes volontaires, il nécessite une étude, une préparation sérieuse.

En effet, la langue du catéchisme comme celle de l'Ecriture sainte, est pleine de mots, d'images que les enfants ne comprennent pas ou qu'ils comprennent de travers, sans une explication précise et familière. Je l'ai éprouvé moi-même plus d'une fois, non seulement en faisant réciter le catéchisme à des enfants de la première communion, mais en instruisant des jeunes gens, des hommes faits, venus de la campagne ou des villes, au temps où je m'occupais des œuvres militaires.

Ces œuvres, aujourd'hui paroissiales, et dont les laïcs ne se mêlent plus, étaient, il y a trente ans, dirigées par des prêtres libres, des frères des écoles, ou par des membres de la Société de Saint-Vincent de Paul. Parmi ces braves troupiers, plusieurs n'avaient pas fait leur première communion, beaucoup d'autres l'avaient oubliée, et il fallait la leur rappeler.

Un jour, après leur avoir dit et expliqué que Jésus-Christ était venu sur la terre pour sauver tous les hommes, ce qu'ils comprenaient à merveille, je leur demandai : « Et les femmes, est-ce que Notre-Seigneur ne les a pas sauvées comme les hommes ? » Un silence se fit ; ils se regardaient embarrassés. Enfin un petit chasseur à pied répondit « Bien sûr que si, puisqu'il y a des saintes au ciel et des religieuses sur la terre. « Et aussitôt un autre s'écria triomphant : « C'est la sainte Vierge qui a sauvé les femmes ! »

Cette réponse fit rire, mais elle n'était pas si mauvaise ; car c'est par la sainte Vierge que Jésus-Christ s'est fait homme et sauveur des hommes. Mais aucun de ces braves garçons ne put me dire ce que je leur expliquai et ce qu'ils sentaient sans pouvoir l'exprimer, à savoir que dans la langue française, l'expression *les hommes*, signifie tantôt le sexe masculin, tantôt tous les êtres humains, hommes, femmes, enfants, en un mot l'humanité,

Que les catéchistes posent la même question aux enfants ; ils trouveront chez eux le même embarras, et cependant les plus petits comprendront aisément la distinction.

Une dame de mes amis me racontait à l'appui de cette observation, une anecdote plaisante, qui apporte une double preuve à l'appui de ma thèse. Elle enseignait le catéchisme à sa petite fille âgée de quatre ans, délicieuse enfant qui est en train de devenir une sainte. Elle lui avait appris et répété dix fois que *Notre Seigneur Jésus-Christ était venu sur la terre pour racheter les hommes.* Le jour suivant, reprenant la leçon, elle lui demande : « Te rappelles-tu ce que je t'ai dit hier ? — Oui, maman, très bien. — Pourquoi Notre-Seigneur était-il venu en ce monde ? — *Pour acheter les messieurs.* » Cette réponse fut un trait de lumière pour mon amie qui s'en divertit fort, mais s'appliqua dès lors à expliquer le sens des mots à ses enfants, dans ses leçons de catéchisme et d'histoire sainte.

A propos du péché originel, dont le Sauveur nous a rachétés, les enfants se figurent que le fruit défendu qui perdit Adam était une pomme à cidre et l'arbre du bien et du mal un vulgaire pommier, ce qui donne à cette terrible histoire une apparence presque ridicule. Il faut leur expliquer que le mot latin *pomum* signifie non pas la pomme, mais toute espèce de fruit et que l'arbre fatal était un fruit mystérieux, unique, comme l'arbre lui-même.

Une confusion pareille est à craindre entre l'apôtre saint Jean et saint Jean-Baptiste, si l'on ne fait comprendre aux enfants, ou aux ignorants qui ne réfléchissent pas que ce sont deux personnages différents. N'ai-je pas entendu de mes oreilles un homme du monde, chrétien pratiquant, attribuer l'évangile de St Jean à St Jean-Baptiste dont les Evangiles racontent l'emprisonnement et la mort ?

Et les confusions des enfants récitant leur leçon de catéchisme, surtout à Paris, entre l'assistance divine et l'assistance publique, entre l'état de *grâce* et l'action de *grâces*, entre les pharisiens de l'Evangile confondus avec les publicains et les Parisiens républicains de nos jours.

Et les apôtres pêcheurs, comme le reste des hommes, pêcheurs de poissons avant de devenir pêcheurs d'hommes ! Que d'explications nécessaires pour faire le jour dans les cerveaux légers des enfants, dans les cerveaux grossiers des ignorants et leur rendre la diversité de la pensée dans la sensibilité et l'expression !

En voilà plus qu'il n'en faut pour attirer l'attention des catéchistes par état ou par dévouement apostolique, sur la nécessité d'expliquer les mots, et pour féconder ainsi leur sublime ministère !

A. DE SÉGUR.

Un nouvel éclairage

Chaque jour voit naître un nouveau système d'éclairage. On essaie à Porrentruy l'acétylène. Comme on espérait essayer il y a quelques mois, l'électricité. Et aujourd'hui on découvre déjà mieux. La ville de Paris poursuit en ce moment des essais d'éclairage sur le quai des Tuileries, qui intriguent vivement les passants. La lumière est d'un éclat fulgurant, blanche, superbe. Nouvelle lampe électrique, disent les uns ; nouveau gaz affirment les autres ; c'est l'eau, le progrès.

Ni électricité, ni gaz. Du pétrole, du vieux pétrole, eh oui ! du simple pétrole ! mais intelligement utilisé. Il s'agit d'un mélange d'air et de vapeur de pétrole qui, en brûlant, porte à l'incandescence un bec Auer. Au quai des Tuileries, les candélabres sont à trois lanternes, deux latérales symétriques et une au milieu et un peu au-dessus des autres. L'éclairage est si intense que l'on peu lire, à 25 mètre de distance. Voici le principe de ce nouveau système.

A la base du candélabre formant socle se trouve un cylindre duquel partent des tuyaux qui s'en vont aux lampes. Le cylindre renferme du pétrole ordinaire : à l'aide d'une pompe à main placée à côté, on comprime de l'air sur le liquide jusqu'à 3 ou 4 atmosphères de pression ; un manomètre renseigne toujours sur l'état de la pression et un tube en verre extérieur sur la hauteur du liquide dans le récipient. Tout près et au-dessus du cylindre, autre petit réservoir plein de gazoline. En ouvant un robinet, on oblige l'air sous pression à traverser la gazoline et à se changer en vapeur légère combustible. Cet air ainsi carburé se rend à la lampe sous le manchon Auer. En pressant sur un bouton, on fait jaillir une étincelle électrique qui provient d'un appareil allumeur à pile également installé dans le socle. L'étincelle enflamme l'air carburé qui échauffe le manchon Auer. Quelques secondes après, on ferme l'entrée de l'air carburé et l'on ouvre le robinet d'arrivée du pétrole sous pression. Le pétrole passe au milieu d'un tube chauffé par le bec incandescent et se vaporise ; il pénètre enfin dans une petite chambre où il se mèle à de l'air appelé de l'extérieur en quantité voulue. Le mélange est projeté sous le manchon où il brûle en produisant une très vive incandescence.

En somme, opération préliminaire d'allumage par l'inflammation électrique d'air carburé et incandescence par un mélange d'air et de vapeur de pétrole.

Ce système original est américain ; il est connu aux Etats-Unis sous le nom de « système Kitson » ; il a du reste, fonctionné à l'Exposition. La lumière est assez blanche pour que l'on puisse distinguer toutes les couleurs. Quant au prix de revient, il est très satisfaisant. D'après M. J. Laffargue, des essais ont déjà été faits au Laboratoire municipal de la Ville de Paris. Une lampe avec manchon Auer de grandes dimensions a donné une intensité lumineuse horizontale de 96.3 carcels avec une consommation de 400 grammes de pétrole par heure, soit 4 gr. 15 par carcel-heure. Le manchon neuf ordinaire qui avec le gaz fournit une intensité horizontale de 50 bougies décimales, donne avec le système Kitson une intensité de 500 bougies, dix fois plus. La consommation de bec Auer de 50 bougies est de 2 litres de gaz par bougie-heure. On peut dire que, dans l'état actuel des choses, le nouveau système apparaît comme le plus économique.

Les inconvénients du procédé au point de vue pratique sont évidents. Complication de candélabre, achat coûteux de chaque magasin au pétrole, du système en lui-même ; nécessité du donner la pression, emplissage, allumage spécial, variations d'intensité lumineuse avec la pression, etc., etc. Beaucoup de sujétions de toutes sortes.

Mais les avantages sont aussi très réels. Indépendance de lampes, plus d'usine de production de gaz ou d'électricité, application partout, sur les grandes routes comme à la campagne, sur les chantiers, dans les jardins publics, dans les maisons particulières etc. Il y a du pétrole partout, et partout par conséquent, peut s'installer l'éclarage Kitson. Quant à la lumière en elle-même, elle est incomparable. Du coup notre vieux pétrole vient de gagner ses galons, et peut entrer en lice avec l'électricité dans des conditions spéciales et bien déterminées.

H. DE FAVILLE.

LETTRE PATOISE

Dâ lai Montaigne,

Vos ai dje tu oiu les tchaissous, raicontai lu aiveintures de tchaisse.

Les bûcherons aint aitot lai lue.

Vos orais, ço qu'un m'ai raicontai.

Voici, ço qu'ai me dié :

Nos étin dous pou faire di bôs, nos faisin malaise, i bayë mai raissatte en mon caimerade, iy prenié son aitchatte, crayaint que nos ferin pu aise ; ma foi c'en feut droit le contrére.

Aivos mon aitchatte, i eu lai male tchaince